Rémy, Charles Honoré
La sonnette et le paravent

LA SONNETTE

ET

LE PARAVENT,

OU LE

MÉDECIN SANS MÉDECINE,

COMÉDIE EN UN ACTE, MÊLÉE DE COUPLETS,

PAR M. HONORÉ,

REPRÉSENTÉE POUR LA PREMIÈRE FOIS, A PARIS,
SUR LE THÉATRE DES FOLIES-DRAMATIQUES,
LE 4 JUIN 1837.

PRIX : 2 FRANCS.

Paris.

J.-N. BARBA, LIBRAIRE,

PALAIS-ROYAL, GRANDE COUR, DERRIÈRE LE THÉATRE-FRANÇAIS
A CÔTÉ DE CHEVET.

****

1837.

PERSONNAGES.	ACTEURS.
	
M. CHAMPLAN, riche propriétaire.	M. HONORÉ.
MICHEL CHAMPLAN, son fils.	M. VILLARS.
GIROUX, domestique de M. Champlan.	M. BELMONT.
DARRAXA, ouvrière en modes.	Mme HENRY.
JOSSELIN.	M. ARNOLD.
Mme JOSSELIN.	Mlle ANASTASIE.

La Scène est à Paris.



NOTA. — Les Acteurs sont placés au commencement de chaque scène comme ils doivent l'être sur le Théâtre. Le premier inscrit tient toujours en scène la gauche du spectateur, et ainsi de suite. — Les changemens de position, dans le courant des scènes, sont indiqués par des notes au bas des pages.

Cet ouvrage, avant d'être joué à Paris, avait obtenu soixante représentations à Bordeaux, dont une douzaine au Grand-Théâtre.

S'adresser, pour la musique de cette Pièce, à M. ADOLPHE, chef d'orchestre du Théâtre.

On trouve chez J.-N. BARBA, *Bonardin dans la Lune*, du même auteur.

Imp. de Chassaignon, r. Gît-le-Cœur, 7.

LA SONNETTE
ET LE PARAVENT,

COMÉDIE EN UN ACTE, MÊLÉE DE COUPLETS.

Une chambre de garçon. — Porte au milieu; porte à gauche, cachée par un paravent.

SCÈNE PREMIÈRE.

MICHEL, *seul, arrangeant la sonnette.* (1)

Bien! la sonnette est posée, le paravent est à son poste; que l'audace fasse le reste, et bientôt je deviendrai artiste dramatique, époux, père, directeur de spectacle, et par conséquent millionnaire. Oh! millionnaire! quelle séduisante profession! millionnaire! C'est alors que mes qualités de cœur et d'esprit paraîtront colossales, et que mes défauts deviendront imperceptibles. Millionnaire! que de respects, que de considérations, que de jouissances dans ce mot magique! c'est le plus beau mot de la langue française,

Air des Comédiens.

Car c'est l'argent qui gouverne le monde;
Son nom brillant domine dans nos lois;
Pour l'anoblir, sur chaque pièce ronde
On a gravé l'auguste front des rois.
Avec l'argent, sans rougir on se passe
De probité, d'esprit et de talent;
Car il n'est rien que l'argent ne remplace,
Et rien, hélas! ne remplace l'argent.
A sa puissance il faut que chacun cède,
A son pouvoir l'univers est soumis;
Le mal qu'il fait est souvent sans remède,
Et cependant il n'a point d'ennemis.
Je ne connais, sur ce vaste hémisphère,

---

(1) Il est indispensable que la sonnette soit fixée près de la porte du fond, et qu'on puisse sonner du dehors.

Qu'un seul métal plus précieux encor,
Et ce métal, qu'à l'autre je préfère,
On l'a pensé, ce doux métal c'est l'or.
Ce mot puissant, quoiqu'on fasse et qu'on dise,
Aura toujours des charmes ici-bas,
Et parmi nous, si quelqu'un le méprise,
C'est, j'en suis sûr, celui qui n'en a pas.
Oui, c'est l'argent qui gouverne le monde;
Son nom brillant domine dans nos lois;
Pour l'anoblir. sur chaque pièce ronde
On a gravé l'auguste front des rois.

Eh bien! et la dame de mes pensées, ma chère petite Darraxa, qui n'arrive pas; il est midi sonné, la diligence qui me la rapporte arrive à onze heures, et... je ne vois rien venir. Ma foi, en l'attendant, j'ai envie de repasser mon rôle d'Antony — Oui, revoyons un peu ces mots si difficiles à dire :

« *Elle me résistait, je l'ai assassinée !* »

Ce n'est pas ça ; je crois qu'il faut crier :

« *Elle me résistait... je l'ai assassinée!...* »

Pas trop mal, pour un amateur : Elle me résis... (*On sonne.*) Qu'est-ce qu'est là?.. Elle me... (*On sonne plus fort.*) Quel carillon!.. Il n'y a qu'une seule personne qui puisse sonner ainsi.

(*Il ouvre.*)

SCENE II.

DARRAXA, MICHEL.

MICHEL.

Air : *J'aime la fermière.* (du Philtre.)

O plaisir extrême!
C'est le bonheur que voilà ;
Sous les traits que j'aime,
Ceux de Darraxa.

DARRAXA.

Il faut qu'on m'apprenne
C' qui s' passait ici ;
C'était une scène. .

MICHEL.

Du sombre Antony.

ENSEMBLE.

DARRAXA.

O surprise extrême!

Michel me trompe déjà !
Mais ce cœur qui l'aime,
Le méprisera.

MICHEL.

O ! plaisir extrême !
Etc., etc., etc.

DARRAXA. J'ai entendu crier—Tu n'étais pas seul?

MICHEL. Erreur !.. J'étais complètement seul.

DARRAXA. Alors, tu es fou ?

MICHEL. Darraxa, j'étais dans l'esprit de mon rôle. Je répétais Antony ; et je t'annonce officiellement que nous jouerons *Antony*.

DARRAXA. Tu sais bien que la partie est manquée.

MICHEL. Nous jouerons Antony, Darraxa ; je ne te dis que ça.

DARRAXA. Nous parlerons d'Antony plus tard. Expliquons-nous.

Air : *Quel art plus noble et plus sublime.*

Votre conduite m'inquiette :
A quoi vous sert ce paravent?
A quoi vous sert cette sonnette ?
Enfin, pourquoi ce changement?
Vous n'agissiez pas de la sorte...
Et, jusqu'à ce jour seulement,
Votre clé restait à la porte...

MICHEL.

Non, tu l'ôtais en arrivant.

DARRAXA. Répondez : Que signifie cette sonnette ?

MICHEL. Elle signifie que nous jouerons Antony.

DARRAXA. Et ce paravent ?

MICHEL. Il signifie la même chose.

DARRAXA. Je n'y comprends rien, et je gage qu'il y a là quelqu'un de caché ? (*Elle visite le paravent.* *)

MICHEL. Ce paravent ne cache pour le moment qu'un vaste et profond mystère. Écoute-moi : Tu sais que nous mourons d'envie de jouer le drame en question, et que ces maudits amateurs nous ont toujours soufflé les principaux rôles, sous prétexte que nous n'avons pas la physionomie dramatique.

DARRAXA. Après, après.

MICHEL. Darraxa, nous triompherons de toutes ces petites menées—Le dieu des théâtres vient de m'envoyer, pendant ton absence, une idée lumineuse—Plus de rivalités bourgeoises ; je

(*) Michel, Darraxa.

me fais directeur d'un spectacle public—La direction du grand théâtre de Barbezieux est vacante, avec deux cent trente-trois francs de subvention municipale. Je m'en empare; mais il est bon de t'apprendre que, pour atteindre mon but, il faut que j'emploie un singulier détour.—Pour devenir directeur, il faut que je commence par être médecin, ou que je m'asphyxie... Mais, pourquoi ?... Pourquoi !.. parce qu'il faut que mon père dénoue les cordons trop serrés de sa bourse à fermoir d'acier, et qu'il me donne, sur sa cassette, la somme de sept mille francs en espèces.

DARRAXA. Sept mille francs!

MICHEL. Sept mille... les appointemens de ma troupe pour deux ans... une troupe formidable.

DARRAXA. Quant à l'asphyxie, ce n'est pas ce qu'il y a de plus difficile ; la manière de s'en servir est connue... mais tu n'entends rien à la médecine.

MICHEL. Raison de plus pour que je l'exerce. Ceux qui l'ont étudiée nous envoient je ne sais où ; moi, je nous enverrai ailleurs, et nous n'y serons pas plus mal; et puis je traiterai gratis — Suis bien mon idée — Tiens, voici une lettre qui t'expliquera presque tout; c'est la copie de celle que j'ai envoyée dernièrement à mon respectable père. (*Il lit.*) « Auteur de mes jours... »

DARRAXA. Ah! que c'est niais!...

MICHEL. Tant mieux; mon père aime beaucoup ce genre de niaiseries-là — Tu sais que quand je lui demande de l'argent, et qu'il m'envoie des morales, il n'oublie jamais d'ajouter : « Apprends que je suis l'auteur de tes jours. » —Par égard pour ma mère, il devrait dire l'un des auteurs... Mais enfin, c'est son mot. (*Il lit.*)

« Auteur de mes jours, vous m'avez refusé la profession et la
» femme que j'aime; l'avenir vous donnera tort ou raison ; en
» attendant, j'ai renoncé au métier vulgaire que vous m'aviez im-
» posé : bijoutier en faux, c'est de l'hypocrisie !.. Bref, je me suis
» aperçu que j'étais né médecin — Agamemnon était le roi des
» rois : envoyez-moi sept mille francs, et je serai l'Agamemnon
» des médecins — Le célèbre docteur Mouniouche veut me cé-
» der son fonds — Ce vertueux citoyen s'est engagé sur l'honneur
» à me conserver ses malades, entre le ziste et le zeste, jusqu'au
» jour de la livraison. » — Je te fais grâce de la partie sentimentale de ma lettre; j'ajouterai seulement, pour ta satisfaction, qu'elle se termine par ces mots remarquables : « Accourez! ô
» mon père! ou l'auteur de ma vie sera l'auteur de ma mort!..
» —*Post-Scriptum*. La rivière est profonde et le charbon n'est
» pas cher!.. »

DARRAXA. Admirablement tournée, mais ça ne m'explique ni la sonnette, ni le paravent.

MICHEL. Nous y arrivons—L'annonce d'un médecin qui traite gratis ne manquera pas de m'amener une foule de malades amateurs d'innovations et d'économie. — Eh bien ! je veux les étonner par ma subtilité, par ma pénétration.

DARRAXA. Mais comment feras-tu ?.. Tu ne sais pas un mot de médecine.

MICHEL. Enfant... qui croit que la médecine est nécessaire pour être docteur... Tu vois bien ce paravent et cette petite porte secrète ?

DARRAXA. Oui, je la connais.

MICHEL. Hé bien, lorsqu'un malade arrivera, je me cacherai là... toi, tu diras que je suis sorti... tu recevras le client, tu le feras jaser... « Madame, ou monsieur, paraît bien souffrir ? — Oui, mademoiselle, je suis tourmenté par des spasmes nerveux et des palpitations de cœur — Et y a-t-il long-temps? — Quinze jours, environ — Et avez-vous déjà suivi un traitement? — Oui, mais le mal n'a fait qu'empirer, etc... Quand j'en sais assez, je disparais pour rentrer par cette porte... et m'avançant gravement. (*Il prend le pouls de Darraza.*) Monsieur, ou madame, vous êtes tourmenté par des spasmes nerveux, par des palpitations de cœur... depuis quinze jours, environ... vous avez subi un traitement, mais le mal n'a fait qu'empirer... Je me charge du soin de vous guérir... » Alors le client est stupéfait, étourdi, renversé, et la renommée s'attache à mon nom... Qu'en dis-tu?

DARRAXA. C'est admirable ! Le pauvre malade croit que tu as tout deviné, et alors la confiance, l'admiration — Michel, je te promets une clientelle européenne.

MICHEL. Ce n'est pas à cela que je vise; étourdir mon père, devenir ton époux, diriger un théâtre et jouer *Antony*, voilà mon ambition.

DARRAXA. Une réflexion; il faudra que le docteur signe des ordonnances ; si tu allais appliquer les remèdes à contre-sens, et tuer les malades ?

MICHEL. Pas si bête; il faut un brevet de l'Académie de Médecine pour se permettre ces distractions-là. Non, j'ordonnerai de ces remèdes insignifians, qui n'ont rien d'équivoque pour la santé, ni d'amer pour le palais... des lavemens, par exemple. (*) Mais tu comprends qu'il faut interroger le malade avec une adresse !.. Enfin, j'avais besoin d'une personne spirituelle, et j'ai compté sur toi.

DARRAXA. Et quand entrons-nous en fonctions?

MICHEL. Demain ; aujourd'hui-même, peut-être ; car mes adresses ont été répandues avec la plus généreuse profusion — Voyons, c'est aujourd'hui lundi ; il faut que ma réputation soit

---

(*) L'acteur ne prononce pas le mot *lavement;* mais il en fait le geste.

faite pour l'arrivée de mon père — Je l'attends jeudi prochain ; il aurait dû m'écrire aujourd'hui, mais... (*On sonne.*) Tiens, je parie que ce sont déjà les malades qui accourent. Allons, Darraza, du courage! soignons notre premier début — A propos, si quelque curieux te demande qui tu es?

DARRAXA. Ta sœur, c'est une qualité respectable qui fait taire toutes les réflexions. (*On sonne de nouveau.*)

ENSEMBLE.

Air de la valse de Robin des Bois.

Tâche de bien jouer ton rôle,
L'amour t'en récompensera;
Tu peux compter sur ma parole,
Notre projet réussira.

(*Michel passe derrière le paravent, Darraxa ouvre la porte du milieu.*)

SCENE III.

MICHEL, *caché*, DARRAXA, M. CHAMPLAN, GIROUX.

M. CHAMPLAN. Est-ce ici, chez... Ah! pardon, Mademoiselle, je m'aperçois que je me suis trompé. Je demande M. Michel Champlan?

MICHEL, *à part.* Ah! c'est papa!

DARRAXA. Entrez, Monsieur, M. le docteur est absent ; mais bientôt...

GIROUX. Je peux-ty entrer aussi, moi?

M. CHAMPLAN. Viens, Giroux, et dis le moins de bêtises possible — Pardon, Mademoiselle, je vois bien que je suis chez un M. Champlan; mais celui que je cherche est célibataire, et...

DARRAXA. Monsieur, je suis sa sœur.

M. CHAMPLAN. Sa sœur!

GIROUX, *à part.* Tiens, il ne nous a jamais parlé de cette fille-là! vieux farceur, va!

M. CHAMPLAN, *à part.* Sa sœur... la sœur de mon fils unique! je n'ai qu'un enfant et il a une sœur! Si j'avais mené une conduite moins exemplaire, je pourrais supposer... mais, non, c'est impossible. (*Haut.*) Permettez, Mademoiselle, vous êtes bien sûre d'être la sœur de M. Michel Champlan, de Longjumeau?

DARRAXA. Parfaitement sûre.

MICHEL, *à part.* Tire-toi de là, Darraxa.

M. CHAMPLAN, *d'un ton goguenard.* Ah! vous êtes parfaitement sûre... Alors, vous êtes ma fille, car je suis son père.

DARBAXA. Son père!

ENSEMBLE.

Air de Wallace.

DARBAXA et MICHEL.

Ah! quelle étourderie!
Comment sortir de là?
Un peu d'effronterie,
Et tout s'arrangera.

M. CHAMPLAN.

Ah! la ruse est jolie,
Chacun en conviendra;
Mais cette effronterie
Bientôt disparaîtra.

GIROUX.

La nouvelle est jolie,
Chacun en conviendra!
Monsieur Champlan oublie
Qu'il fut deux fois papa.

GIROUX. C'est qu'elle vous ressemble d'une manière frappante! Allons, venez baiser papa.

DARBAXA, *rassurée.* M. Champlan, vous êtes trop spirituel pour ne pas comprendre qu'il s'agit ici d'une fiction.

M. CHAMPLAN. Une fiction!

GIROUX. Une friction!

DARBAXA. Je puis être la sœur de M. votre fils, sans que vous soyez mon père.

M. CHAMPLAN. Merci pour mon épouse.

GIROUX. Fameuse, la friction!

DARBAXA. Ah! Monsieur!... je n'ai nullement l'intention de blesser votre vertueuse épouse, et je m'explique : les militaires sont frères d'armes; les poètes sont frères en Apollon, et M. votre fils est mon frère en Esculape.

GIROUX. Ce qui veut dire qu'Esculape et Madame Champlan... Pauvre père Champlan!

M. CHAMPLAN. Tais-toi, imbécile - Quoi, Mademoiselle, vous étudiez la médecine? voilà du nouveau! (*A part.*) On voudrait se moquer de moi; mais par bonheur je suis un vieux malin... (*D'un ton sévère.*) C'est égal, Mademoiselle, il est fort étrange qu'une jeune personne de votre âge, et surtout du sexe auquel vous paraissez appartenir, se trouve ainsi chez un jeune homme, et... Au moins, Mademoiselle, comment m'expliquerez-vous la nouvelle vocation de mon fils, et par quel hasard, de bijoutier qu'il était, se trouve-t-il médecin aujourd'hui?

DARBAXA. Dites le premier médecin du monde, Monsieur; malheureusement, il est mal logé; il est garçon et fait ses visites à pied. Cette position équivoque l'empêche de se lancer dans

le grand monde. C'est que pour réussir à Paris, il faut que le génie ait un brillant mobilier, une jolie femme et un tilbury.

M. CHAMPLAN. Et un tilbury ? vous croyez que le génie ne peut pas marcher sans cela dans les rues de Paris... Nous sommes d'accord; il faut à mon fils tout ce que vous venez de dire, et c'est pourquoi je lui ai écrit : épouse une bonne dot.

DARRAXA. Ce n'est pas une dot qu'il faut épouser — Le devoir d'un père, d'un vrai père, d'un père tel qu'on les fait à présent, est d'établir son fils et de lui laisser choisir son état, et surtout sa femme.—Dieu ! que vous êtes vieux style. Vous avez cent ans de plus que votre âge... tandis que votre fils !.. Vous ne savez pas, Monsieur, à quel degré de perfection !.. Avec lui le malade n'a plus besoin de s'expliquer sur le mal qu'il éprouve, Michel Champlan devine tout.

M. CHAMPLAN. Allons donc, c'est impossible.

DARRAXA. Vous en aurez la preuve.

M. CHAMPLAN. Si c'était vrai !..

DARRAXA. Vous comprenez qu'avec une telle pénétration, l'application des remèdes devient infaillible.

M. CHAMPLAN. Parbleu, on travaille à coup sûr.

DARRAXA. Michel Champlan guérit un malade en... deux heures au moins, et quinze ans au plus.

M. CHAMPLAN. Oui, ça dépend de la gravité de...

DARRAXA. Il en meurt bien quelques-uns pendant le traitement, mais à qui la faute ?

M. CHAMPLAN. C'est la nature qui...

DARRAXA. Certainement, si la science sauve d'un côté, et que la nature tue de l'autre...

M. CHAMPLAN. C'est la faute de...

DARRAXA. Non.

Air : *Femmes, voulez-vous éprouver?*

La faute est au gouvernement;
J'en accuse le ministère,
Qui doit défendre expressément
Les désordres de l'atmosphère.
Quand nous subissons ici-bas
Des... erreurs... de température...
Le médecin ne répond pas
Des boulettes de la nature.

M. CHAMPLAN. Elle raisonne parfaitement, cette demoiselle ; mais ce qui m'étonne, c'est que mon fils n'ait pas besoin de questionner les gens, pour savoir ce qu'ils ressentent ! car, moi aussi, j'ai été malade, (*Michel écoute attentivement.*) j'ai été bien malade, il y a de cela deux mois, à peu près ; j'ai fait appeler

un médecin, un fameux : le premier médecin de Longjumeau.

GIROUX. Oui, le premier en entrant, à main droite.

M. CHAMPLAN. Eh bien ! il ne devinait rien, j'étais obligé de faire la moitié de sa besogne. En arrivant, il me prend la main, me tâte le pouls avec beaucoup d'attention, et finit par me dire... qu'est-ce que vous avez ? — Ah ! docteur, je suis malade, bien malade — Je le vois ; mais quelle est votre maladie ? — Docteur, je vous ai fait appeler pour vous prier de me dire qu'elle est ma maladie — Eh bien ! je vous le dis, quelle est votre maladie ? — où avez-vous mal ? — Dans les reins — j'ai des tiraillemens d'estomac, des coliques et des frissons. Alors, il me retâte le pouls, et me dit : vous avez des douleurs dans les reins, des... il me rapelle tout ce que je viens de lui dire, et finit par me formuler une ordonnance, en ajoutant, prenez cela, et dans huit jours il n'y paraîtra plus — Effectivement, j'ai suivi l'ordonnance de point en point ; huit jours après, heure pour heure, ce n'était plus ça... c'était autre chose... j'étais à l'article de la mort.

DARRAXA. Cependant vous en êtes revenu ?

M. CHAMPLAN. Oui, j'ai été guéri par un remède de bonne femme... Une de mes voisines m'a fait prendre quelque chose de sa composition, qui a fait disparaître le mal comme par enchantement. (*Michel sort par la porte secrète.*)

DARRAXA. Et vous avez payé de bon cœur ?

M. CHAMPLAN. Oui, j'ai payé le médecin et l'apothicaire...

DARRAXA. Et la bonne femme qui vous a guéri ?

M. CHAMPLAN. Elle a été condamnée à deux mois de prison et cinq cent francs d'amende, pour exercice illégal de la médecine.

(*On sonne.*)

SCENE IV.

GIROUX, CHAMPLAN, MICHEL, DARRAXA.

M. CHAMPLAN. Ah ! c'est Michel !

MICHEL. Ah ! papa ! (*Ils s'embrassent.*) Quelle heureuse surprise ! je ne vous attendais que jeudi prochain.

M. CHAMPLAN. Oui, mais quand j'ai vu qu'il s'agissait d'asphyxie, je me suis dit : vite ! vite ! et je me suis mis en route. Franchement, je ne m'attendais pas à trouver ici... A propos, monsieur le docteur, si vous êtes aussi habile que l'on vient de me l'assurer ; commencez par me dire comment je me porte.

MICHEL. Permettez... (*Il lui tâte le pouls.*) à merveille ! — cependant,... attendez... votre pulsation... elle m'inquiète, votre pulsation.

M. CHAMPLAN. Ah ! mon Dieu ! est-ce que je serais menacé de ?..

MICHEL. Non — Il ne s'agit pas du présent, ni de l'avenir ; mais

du passé. — Vous avez été malade — il y a... deux mois, à peu près.

M. CHAMPLAN, *étonné.* C'est vrai !

MICHEL. Vous avez dû éprouver des douleurs... dans les reins, des tiraillemens d'estomac — Vous avez été taquiné par des coliques... et, si je ne me trompe, elles étaient accompagnées de frissons.

M. CHAMPLAN, *très-étonné.* Ah! mon dieu! c'est inconcevable, rien qu'en tâtant le pouls, c'est prodigieux!

MICHEL. Attendez, je n'ai pas tout dit ; les remèdes qui vous ont été administrés ont produit un effet diamétralement opposé à celui qu'on en attendait, et vous avez été guéri par un remède de contrebande.

M. CHAMPLAN, *tout étonné de surprise.* De plus fort en plus fort — C'est que je ne sais... je suis...Voilà un médecin! Embrasse-moi, mon fils!

MICHEL. Êtes-vous content de moi ?

M. CHAMPLAN. Je suis dans l'enchantement.

MICHEL. Et moi, donc, je suis... ah!... *Pater omnibus et superfluitas vestris, secula seculorum.*

GIROUX. *Amen.*

M. CHAMPLAN. Et du latin, pardessus le marché!.. Ah! j'en perdrai la tête— Où diable as-tu appris cette langue si difficile?

MICHEL. Je n'ai rien appris du tout; ça m'est venu comme un coup de foudre—un beau jour, je me suis réveillé en parlant latin; ça m'a beaucoup étonné, mais ça m'a fait plaisir.

M. CHAMPLAN. Je le crois parbleu bien! C'est que c'est merveilleux! se coucher en français et se réveiller en latin... Ah! la jeune France est vraiment admirable!

Air : *Des premières Amours.*

Que d'esprit, que de génie,
Dans ce siècle étourdissant!
Les enfans, je le parie,
Sauront écrire en naissant.

On formera la milice
De poupons pris au berceau :
C'est en sortant de nourrice
Qu'ils rejoindront leur drapeau.

ENSEMBLE.

Que d'esprit; etc.

(*On sonne.*)

M. CHAMPLAN. Ah! ce sont des pratiques qui t'arrivent.—C'est

à présent que nous allons juger de ton savoir.—Giroux, fais entrer les cliens du docteur mon fils.

DARRAXA, *bas, à Michel.* Si ce sont des malades, comment te tireras-tu de là ?

MICHEL. Sois tranquille, tout est prévu.

SCÈNE V.

CHAMPLAN, Mme JOSSELIN, JOSSELIN, MICHEL, DARRAXA, GIROUX, *au fond.*

JOSSELIN, *tenant une adresse.* Est-ce ici que demeure M. Champlan ?

Mme JOSSELIN. Serrugien...

DARRAXA. C'est ici même.

M. CHAMPLAN, *très-empresse.* Donnez-vous la peine de vous asseoir.

JOSSELIN. Ah! merci, ça n'est pas de refus; ma femme dit que je suis bien malade...

M. CHAMPLAN. Tant mieux, mon brave homme, tant mieux; le docteur va vous dire tout ce que vous éprouvez, et vous serez bientôt guéri, je vous en réponds.

MICHEL, *tirant sa montre.* Midi vingt minutes.—C'est l'heure de M. Duhamel,—pardon, bonnes gens, j'ai promis, et je suis esclave de l'exactitude.

DARRAXA, *à part.* Bien trouvé, ma foi.

MICHEL. Et puis, il est bon que vous vous reposiez un peu; car vous n'êtes pas bien. La marche a dû changer le mouvement du pouls, et je pourrais m'embrouiller... Je ne vais pas loin.—C'est à deux pas.

DARRAXA. La première porte à gauche.

(*Michel sort par le fond.*)

M. CHAMPLAN, *à Michel qui sort.* Bien, bien, mon fils; point d'imprudence; évitons les erreurs : c'est qu'en médecine elles sont pour le moins mortelles.

(*Michel rentre par la petite porte, et se cache derrière le paravent.*)

SCENE VI.

MICHEL, DARRAXA, Mme JOSSELIN, JOSSELIN, CHAMPLAN, GIROUX.

M. CHAMPLAN, *à part.* Je ne suis pas fâché qu'il s'éloigne un peu.— Je vais faire jaser le consultant, et je verrai par moi-même, si l'habile docteur répétera tout ce que j'aurai entendu.—Dites-moi, M. le client?...

JOSSELIN. Je suis ménuisier...

M. CHAMPLAN. C'est égal ; dites-moi, je vous en prie, si l'indisposition qui vous possède a beaucoup de gravité ?

MICHEL, *à part.* Bon ! papa fait le compère.

Mme JOSSELIN. Ah ! Monsieur, sa maladie est effrayante.

JOSSELIN. Monsieur, ce sont des fringales...

TOUS. Des fringales !

Mme JOSSELIN. Figurez-vous, Monsieur, qu'il mange !... Ce n'est pas un homme, c'est un ogre ; rien ne peut le rassasier.

M. CHAMPLAN. Pauvre diable !—Voilà une singulière maladie.

JOSSELIN. Enfin, c'est au point !... Dis donc, mame Josselin, si, pour prouver à ces messieurs, je... (*à Champlan.*) Auriez-vous, par hazard, une volaille, un gigot, quelque chose ?...

M. CHAMPLAN. Non pas, non pas—il ne faut jamais exciter les maladies.

JOSSELIN. C'est dommage !—Il est bon de vous dire aussi qu'il me prend des accès de fièvre—c'est-à-dire, ce n'est peut-être pas... cependant, si, ça doit être la fièvre, vous savez, Monsieur, ces soifs brûlantes ?...

M. CHAMPLAN. Rassurez-vous, le docteur Champlan va vous ordonner quelque tisanne rafraîchissante, et...

Mme JOSSELIN. Ah ben oui ! de la tisanne !

JOSSELIN. Elle ne passe pas, la tisanne... J'ai l'estomac si sec, si délabré, qu'il ne peut supporter aucune boisson fade. Il n'y a que le vin qui puisse passer.

Mme JOSSELIN. Et l'eau-de-vie ?..

JOSSELIN. L'eau-de-vie, encore.—Le rhum passe admirablement.—Auriez-vous là une bouteille de vieux rhum ?

DARRAXA. Merci ! nous n'en buvons jamais.

JOSSELIN. C'est dommage !

M. CHAMPLAN. Nous n'avons pas de rhum ; mais nous pouvons vous offrir un verre d'eau sucrée (*).

JOSSELIN. Merci, je n'aime pas cela.

M. CHAMPLAN. Cependant...

DARRAXA, *bas, à Champlan.* Prenez garde ; il n'y a pas de sucre ici.

M. CHAMPLAN. Diable ! on ne peut pas offrir un verre d'eau sucrée sans sucre. Mais, je fais une réflexion, nous ne risquons rien d'insister, puisqu'il ne l'aime pas. Ce sera toujours une politesse. (*à Josselin.*) Je vous en prie, un verre d'eau sucrée...

JOSSELIN. Non, sans cérémonie.

M. CHAMPLAN. Je vous en supplie...

JOSSELIN. Allons, puisque vous l'exigez...

M. CHAMPLAN, *vivement.* N'en parlons plus.

JOSSELIN. Une chose assez singulière, et qui m'inquiète beau-

---

(*) Michel, Mme Josselin, Josselin, Champlan, Darraxa, Giroux.

coup, c'est que mes accès de fièvre sont presque toujours suivis de longs étourdissemens.

M. CHAMPLAN. Ah! c'est singulier!

JOSSELIN. Mes yeux se brouillent, mes jambes fléchissent... Te souviens-tu, mame Josselin, de ma fièvre de dimanche dernier?— Monsieur, on a été forcé de me rapporter à la maison.

M. CHAMPLAN. Pauvre cher homme!

DARRAXA, *à part.* C'est un ivrogne, tout bonnement.

(*Michel laisse tomber quelque chose.*)

MICHEL, *à part.* Maladroit!

M. CHAMPLAN. Quel est ce bruit?

DARRAXA. Rien.— C'est... c'est Zozor qui se réveille.

(*Elle retourne près du paravent.*)

GIROUX. Voulez-vous que j'aille le bercer?

DARRAXA, *vivement.* Et depuis quand avez-vous cette fâcheuse infirmité?

Mme JOSSELIN. Depuis le jour de notre mariage — et notez que nous avons trois enfans en bas âge, dont Mimiche a la rougeole, et Nichon la jaunisse. (*Ici Michel disparaît.*)

GIROUX. Michniche a la rougeole!...

Mme JOSSELIN. Et Nichon la jaunisse. Aussi mon parti est pris.

Air : *Vaudeville de l'Écu de six francs.*

De le voir ainsi je suis lasse,
Et je tremble pour l'avenir;
Il faut que l'on me débarrasse
Du mal qui le fait tant souffrir;
Et, pour éviter les rechutes,
Je veux un remède.. tranchant,
Qui le guérisse en un instant,
Ou qui l'emporte en cinq minutes.

(*On sonne ; on ouvre.*)

SCENE VII.

DARRAXA, Mme JOSSELIN, JOSSELIN, MICHEL, CHAMPLAN, GIROUX.

MICHEL. Pardon de vous avoir fait attendre.

M. CHAMPLAN, *à part.* S'il devine la maladie de ce gaillard là, par exemple. (*haut.*) Allons, docteur...

MICHEL, *tâtant le pouls.* Diable!

M. CHAMPLAN. Chut!... pas un mot!

MICHEL. Vous mangez trop — vous buvez trop.

M. CHAMPLAN, *enchanté.* Ça y est !

MICHEL. Gare à vos étourdissemens ! ils vous tueront ; et vous avez besoin de vivre, pour votre femme, d'abord...

Mme JOSSELIN. Ah ! le bon médecin !

MICHEL. Et puis, vous êtes père de famille. (*tâtant le pouls avec beaucoup d'attention.*) Vous devez avoir... un... deux.. trois enfans en bas âge.

M. CHAMPLAN. Voilà qui est fort ! deviner le nombre et l'âge des enfans, en tâtant le pouls du père.

JOSSELIN. Fameux médecin !

MICHEL. Prenez garde à la rougeole de l'un et à la jaunisse de l'autre.

M. CHAMPLAN, *hors de lui.* Pouh !!!

GIROUX, *de même.* Ah ! docteur Champlan !... C'est celui-là qui dirait joliment la bonne aventure.

M. CHAMPLAN. Maintenant, il faut donner une ordonnance à ce brave homme-là.

Mme JOSSELIN. Oui : qu'est-ce que vous ordonnez, docteur ? Quelque chose de pas cher.

MICHEL. La diète la plus sévère.

JOSSELIN. Aïe ! aïe ! aïe !

Mme JOSSELIN. Bien ! c'est facile et pas ruineux.

MICHEL. Un seul repas par jour ; mais excessivement léger : une petite croûte de pain, trempée dans de l'eau panée.

JOSSELIN. Ça doit être horriblement fade.

MICHEL. Ah ! vous pourrez y ajouter un grain de sel, si vous voulez ; mais n'abusez pas de la permission.

Mme JOSSELIN. Comptez sur moi.

JOSSELIN. Ça, c'est pour mes fringales ; mais quand j'aurai bien soif ?...

MICHEL. Vite ! un lavement.

JOSSELIN. Ah ! mon dieu !

MICHEL. Allons, Madame, emmenez cet homme-là ; il n'est pas bien du tout. — Bassinez son lit, faites-le coucher, et ne manquez pas de lui tenir la tête froide, les pieds chauds, et l'estomac libre. Si ça ne va pas mieux dans deux ou trois mois, venez me trouver.

JOSSELIN. Quoi ! Monsieur, faut que je reste couché pendant...

Mme JOSSELIN. Ah ! docteur, le dimanche et le lundi, j'aurai bien de la peine à le retenir.

MICHEL. Belle affaire ! — Le samedi soir, une aiguille, du fil ; vous le cousez dans son lit... faut bien qu'il y reste.

Mme JOSSELIN. Bonne idée ! — Monsieur, j'en réponds à présent. — Allons, Josselin, au lit ! au lit ! — Monsieur, j'ai bien l'honneur de vous remercier un million de .... Allons, butor, remercie donc Monsieur.

JOSSELIN, *d'un air triste.* Merci, docteur; enchanté d'avoir fait votre connaissance.

MICHEL.

Air du Code et l'Amour.

Rentrez chez vous;
Abstinence
Et patience.
Rentrez chez vous,
Et comptez toujours sur nous.

TOUS.

Rentrez, rentrons, etc.

SCENE VIII.

DARRAXA, MICHEL, CHAMPLAN, GIROUX.

MICHEL. Bien! en voilà déjà un d'expédié!

GIROUX. Si celui-là en revient, il aura du bonheur.

M. CHAMPLAN, *à part.* Hum!... je commence à concevoir quelques soupçons, moi.— Tout cela me paraît suspect.—Nous allons voir. (*haut.*) Michel! tout cela est admirable; mais malheureusement, c'est impossible.

MICHEL. Si c'était possible, je ne pourrais pas le faire. Un grand diplomate a dit : Si ça n'est qu'impossible ça se peut. Voilà le progrès!

M. CHAMPLAN. Ah! je comprends, tu veux dire que le progrès est lui-même en progrès; et, si cela continue, dans deux ou trois ans il y aura encore progrès dans le progrès du progrès, et progressivement nous arriverons à un embrouillamini tellement lumineux, que... (*à part.*) Décidément il veut m'embarlificoter. Deviner l'âge des enfans et leur maladie en tâtant le pouls du père; c'est par trop fort, c'est absurde, c'est impossible.

MICHEL, *à Darraxa.* Ça marche. —Mon père est parfaitement préparé. — Je crois que c'est le moment de se prononcer...

DARRAXA. Je crois que tu te trompes et qu'il vaudrait mieux attendre que...

MICHEL. Plus bas, plus bas. — Pardon papa, il s'agit entre nous d'une petite consultation. (*)

M. CHAMPLAN. Ne vous gênez pas. (*à part.*) Consultez, complotez; moi, je vais éclaircir mes doutes. — Ce paravent, le ré-

---

(*) M. Champlan, Michel, Darraxa, Giroux au fond.

veil de Zozor. — Voyons un peu. (*il se glisse et s'approche du paravent.*) Pas plus de Zozor... Mais, voilà une petite porte qui doit conduire... C'est bien cela : on écoute, on sort par ici, on rentre par là, et... le tour est fait. Ah! l'on me prend pour un Cassandre! — Giroux! suis-moi et ne dis mot. (*haut.*) Oh! ça, Michel, je te quitte pour un instant; j'ai une petite course à faire dans le quartier.

MICHEL. Quoi! vous nous quittez! — Nous comptions sur vous pour déjeûner.

M. CHAMPLAN. Oh! je ne refuse pas le déjeûné. Mais il faut avant tout que j'aille chez mon banquier chercher des fonds.

MICHEL, *vivement*. Les fonds!... ah! ça ne presse pas.

M. CHAMPLAN. Si fait, si fait; je tiens à terminer cette affaire-là sur-le-champ. — Michel, tu n'as demandé que sept mille francs; mais je suis trop content pour ne pas t'apporter la somme ronde... tu en auras dix mille.

MICHEL. Dix mille francs!

DARRAXA. Voilà un bon père!

GIROUX. Je voudrais bien en avoir une demi-douzaine comme ça.

M. CHAMPLAN, *se frottant les mains*. Je vais chercher les dix mille francs.

MICHEL. Et nous, nous allons préparer le plus joli déjeûné. — Oh! c'est que quand nous traitons, nous traitons bien.

(*M. Champlan et Giroux sortent.*)

SCENE IX.

MICHEL, DARRAXA.

MICHEL.

Air : *Allons réveiller tout le monde.*

Remplissons notre destinée;
Demain je serai directeur,
Et bientôt le doux hyménée
Viendra compléter mon bonheur.

DARRAXA. C'est fort bien; mais tu viens d'inviter ton père à déjeûner; as-tu des provisions?

MICHEL. Non; mais il y a là un restaurateur et j'y cours.

DARRAXA. Et tu es en mesure pour payer la carte?

MICHEL. Parbleu! les dix mille francs de papa.

(*Suite de l'air.*)

Je n'ai pas un sou dans ma poche,
Dans le buffet pas un bouillon...
Je vais faire tourner la broche
Aux frais de la direction.

ENSEMBLE.

Remplissons notre destinée, etc.

SCENE X.

DARRAXA, *seule.*

Directrice du théâtre royal de Barbezieux, quel bonheur! Nous jouerons *Antony* cinq fois par semaine, et les fêtes et dimanches. Mais, maintenant que l'avenir est fixé, débarrassons-nous du présent, et surtout du passé. Je vais d'abord envoyer ma démission d'ouvrière en modes. — En voilà une démission qui étonnera la France!

Air nouveau de M. Blanchard.

Adieu, Sophie, adieu, Mina,
Adieu, Delphine, adieu, Cora;
Modèles de coquetterie,
De malice, d'espiéglerie,
Vous perdez Darraxa!
A l'hymen qui l'appelle,
Bientôt il lui faudra
Jurer d'être fidèle...
Priez pour elle!

Et vous, brillans fashionables,
Dont les grimaces adorables
Se répétaient soir et matin
Dans les glaces du magasin,
De vos discours maussades,
De vos froides œillades,

Mon cœur ne garde rien,
Reprenez votre bien.
Sans regretter personne,
A l'hymen je me donne;
Oui, je prends un mari...
Priez pour lui!
(*Elle se place devant une table à écrire.*)

SCENE XI.

M. CHAMPLAN, DARRAXA.

M. CHAMPLAN, *rentrant par la petite porte secrète.* La mèche est découverte! j'ai trouvé le corridor noir. — Grâce à la préoccupation du savant docteur, la clé était restée à la porte, et me voilà! — Que le hasard continue à me servir, et je ferai à mon tour de la médecine, et de la fameuse. Diable! il me semble que je n'entends rien; est-ce qu'ils seraient sortis?

DARRAXA, *qui vient d'écrire.* Voilà qui est fait.

M. CHAMPLAN. Ah! écoutons.

DARRAXA, *lisant sa lettre.* « Ma chère madame Chiffonelli... »

M. CHAMPLAN. Joli nom, ma foi.

DARRAXA. « Le métier des modes étant incompatible avec la » réputation de sagesse à laquelle je vise, et surtout avec le » brillant avenir que le sort me prépare, je vous prie de recevoir » ma démission irrévocable. J'épouse le docteur Champlan. »

M. CHAMPLAN. Eh bien! et le consentement du papa, ici présent.

DARRAXA. « Ce jeune homme est né de parens riches, mais » honnêtes. Il appartient à l'une des familles les plus distin- » guées des quatre parties du monde, et vient de se faire nom- » mer directeur-général du grand théâtre de Barbezieux. »

M. CHAMPLAN. Qu'est-ce qu'elle dit?

DARRAXA. « Nous débuterons par *Antony*, drame en cinq actes. »

M. CHAMPLAN. *Antony!* j'ai vu jouer cela à Longjumeau.

DARRAXA. « Attendu que la prospérité ne doit jamais étouffer » la reconnaissance, je vous donne ma pratique, et je vous prie » de me confectionner pour après-demain, au plus tard, six » chapeaux des plus riches et des plus modernes.—Que le prix » ne vous arrrête pas : nous avons dix mille francs en caisse. »

M. CHAMPLAN. Oui, comptez là-dessus, mademoiselle..... Chiffonelly.

DARRAXA. « Je vous salue, Darraxa.

Post-Scriptum. « Quand vous voudrez venir au spectacle, ne » vous gênez pas! nous aurons toujours une loge à votre dispo-

» sition, et il n'y a de Paris à Barbezieux que cent trente-sept » lieues de distance. »

M. CHAMPLAN. C'est égal, pour rentrer le soir, la course est bonne.

DARRAXA. Maintenant, plions, cachetons, et vite à la poste.

M. CHAMPLAN. Directeur du grand théâtre de Barbezieux : voyez où conduit la médecine en l'an de grâce 1837. — Nous y mettrons bon ordre. *(On sonne.)*

DARRAXA. Ah! c'est sans doute Michel.

M. CHAMPLAN. J'aimerais mieux un malade... J'entrerais en fonctions séance tenante.

SCENE XII.

M. CHAMPLAN, MICHEL, DARRAXA.

MICHEL. C'est une affaire faite; le déjeûné sera magnifique.

M. CHAMPLAN. Je le crois bien, on veut me faire payer mon écot assez cher.

MICHEL. Cependant, Darraxa, veux-tu que je te fasse une confidence? je déjeûnerai mal aujourd'hui. — Je ne sais pas si c'est la joie qui m'étouffe; mais je ne suis pas bien.

M. CHAMPLAN. Moi docteur, voilà qui me regarde.

MICHEL. J'ai là, sur l'estomac, une oppression ..

DARRAXA. C'est comme moi qui, tout-à-l'heure, plaisantais sur la migraine : je crois que j'en ai une épouvantable.

MICHEL. Veux-tu que je te dise pourquoi notre physique n'est pas à son aise? c'est que notre moral n'est pas du tout gentil... Quant à moi, j'ai réfléchi; les dix mille francs de papa gênent ma conscience... ils sont là.

M. CHAMPLAN, *mettant la main à sa poche.* Pas du tout, ils sont ici, et ils y resteront.

MICHEL. Darraxa, nous trompons un brave homme.

DARRAXA. A la vérité, nous lui faisons avaler une fameuse pilule; mais qu'est-ce qui l'a préparée?

MICHEL. C'est moi, j'en conviens; et à présent que j'ai réussi, je crois que le remords me...

M. CHAMPLAN. Allons, allons, mon fils est un bon garçon.

DARRAXA. Michel, si tu as des scrupules, tu me rendras scrupuleuse, et je ferai des bêtises.

MICHEL. Dans quel genre?

DARRAXA. Dans le genre sentimental. Je me jeterai aux pieds de l'auteur de tes jours, et je lui dirai : M. Champlan...

MICHEL. Eh bien! si tu fais des bêtises, j'en ferai aussi; je lui dirai : Non, papa, je ne suis pas médecin; je suis au contraire

un fils criminel et dénaturé : j'ai trompé le meilleur des plus excellens pères.

M. CHAMPLAN, *essuyant ses larmes.* Allons, je suis capable de faire des bêtises avec eux.

MICHEL. Quand on pense que ce pauvre cher homme va me... lui qui me croit... ah ! bah ! il est entêté comme la mule du pape !

DARRAXA. Eh ! oui ; au bout du compte, à lui le passé, à nous l'avenir.

MICHEL. Au diable la sensibilité.

M. CHAMPLAN. Eh bien ! voilà autre chose à présent.

DARRAXA. S'il ne veut pas être trompé, qu'il nous marie.

MICHEL. Qu'il nous lance au théâtre.

DARRAXA. Et qu'il nous applaudisse à tout rompre : voilà les devoirs d'un père, d'un bon père.

M. CHAMPLAN, *furieux.* Ah ! vous le prenez sur ce ton là ! eh bien ! je jure...

MICHEL. Plutôt que de renoncer au théâtre et à ma Darraxa, j'aimerais mieux me brûler la cervelle...

M. CHAMPLAN, *épouvanté.* Ah ! mon dieu ! (*Il sort vivement.*)

DARRAXA. Nous n'en viendrons pas là ; mais ton père te croit médecin, c'est très-bien. Cependant, il va rester ici quelques jours, les malades viendront en foule, et il finira par s'apercevoir...

MICHEL. Rassure-toi ; j'ai déjà donné l'ordre au portier de consigner tous les malades jusqu'au départ de mon père, et une fois le papa Champlan dans la diligence de Longjumeau, adieu la médecine et vive Barbezieux. (*On sonne avec violence.*)

MICHEL et DARRAXA. Qu'est-ce que c'est ?

MICHEL. Qui diable peut sonner d'une manière si vigoureusement inconvenante ? (*La porte s'ébranle et s'ouvre.*)

SCÈNE XIII ET DERNIÈRE.

DARRAXA, M. CHAMPLAN, MICHEL, GIROUX.

MICHEL. C'est mon père !

M. CHAMPLAN, *montrant la porte, elle nous résistait... nous l'avons enfoncée !* Ah ! mon fils, je t apporte une grande nouvelle.

GIROUX. Où l'a-t-il pêchée, sa nouvelle ? dans le collidor...

M. CHAMPLAN. Je suis médecin.

DARRAXA, MICHEL. Médecin !

GIROUX. Encore !... ils sont tous médecins.

M. CHAMPLAN. Oui, médecin ; j'ai appris à deviner non seule-

ment les douleurs physiques, mais encore toutes les maladies morales... Docteur, voulez-vous me faire subir un examen?— Permettez, mademoiselle Darraxa, et toi aussi, Michel. *(Il leur tâte le pouls.)* Ah! mes enfans, vous êtes bien malades...

GIROUX. Posez-leur les sangsues.

M. CHAMPLAN. Mais, savez-vous, M. le directeur du théâtre royal de Barbezieux, que j'ai contre la ruse et le mensonge, des remèdes plus rudes à avaler que la pilule que vous m'avez administrée tantôt? Savez-vous que je puis envoyer le docteur Michel achever ses études en médecine, chez le bijoutier qui les a commencées? que je puis envoyer mademoiselle Darraxa, mettre la dernière main aux six chapeaux qu'elle vient de commander à sa patronne? Savez-vous, enfin, que pour punir un fils qui s'est moqué de moi, je puis le déshériter, et donner tout mon bien à Giroux, mon serviteur fidèle?..

GIROUX. Allons chez le notaire.

M. CHAMPLAN. Eh bien!.. non! je suis l'ennemi juré des remèdes violens, et je me contenterai de vous guérir tous les deux avec une ordonnance latine de ma composition : *Et galimathiasibus rusabilis cujos, simper vobis cancanorum vespetro et applanitas rabobini mihi caniferchton.* Ce qui veut dire en bon français : Sacrrrifions nos préjugés, et partons pour Barbezieux.

MICHEL. Qu'entends-je! vous consentiriez?..

M. CHAMPLAN. Je dirai plus; c'est que je loue une loge pour le jour de l'ouverture; ça vous portera bonheur.

DARRAXA. Et notre mariage?

M. CHAMPLAN. Je consens à tout — tant pis pour nous si nous faisons des bêtises.

CHOEUR. (ENSEMBLE.)

Air du Poltron.

C'est décidé, la paix est faite,
Soyons heureux, soyons époux;
Pour le départ que tout s'apprête,
Melpomène a les yeux sur nous.

M. CHAMPLAN, *au Public.*

Air :

Je crois que de leur comédie,
Le début sera curieux:

Voulez-vous faire la partie
De venir tous à Barbezieux?
Je vous emmène à Barbezieux.
Mais, pour voyager il en coûte,
Pensons à nos arrangemens :
D'avance, pour vos frais de route,
Payez en applaudissemens.

FIN.